

Dominique Deslandres : John A. Dickinson et Ollivier Hubert [dir.], *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Éditions Fides, 2007

Dominique Laperle

Volume 11, Number 1, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000506ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000506ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laperle, D. (2008). Review of [Dominique Deslandres : John A. Dickinson et Ollivier Hubert [dir.], *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Éditions Fides, 2007]. *Globe*, 11(1), 294–300. <https://doi.org/10.7202/1000506ar>

de *Plaisir d'amour et crainte de Dieu*¹ sur la sexualité et la confession au Bas-Canada. Par ailleurs, les lecteurs qui connaissent bien les travaux de Gagnon y retrouveront, certains avec plaisir, d'autres peut-être avec un brin d'agacement, ses habituelles condamnations de la morale actuelle. Sur cette question, il reprend ici les conclusions des livres précédents. Ces toutes dernières pages constituent la partie la moins neuve de l'étude, qui en est aussi la plus fragile et contestable. L'auteur s'y fait moraliste et renoue avec cette subjectivité qui caractérise sa démarche historique, une subjectivité, au demeurant, qu'il assume pleinement et au sujet de laquelle il s'est déjà expliqué.

Quand le Québec manquait de prêtres est en définitive un ouvrage important et utile, qui peut intéresser différents publics. Ceux et celles qui sont peu familiers avec la période et le sujet y trouveront une synthèse présentant de manière vivante, sur un ton qui interpelle le lecteur, le travail des prêtres de paroisse, de la fin du XVIII^e au début du XIX^e siècle. Les historiens apprécieront quant à eux la connaissance intime de la culture cléricale qui s'en dégage, la richesse de la documentation utilisée et les précisions nombreuses sur la spiritualité, la prédication et la confession. Pour toutes ces raisons, *Quand le Québec manquait de prêtres* est, à n'en pas douter, un des livres les plus réussis de Serge Gagnon.

Christine Hudon
Université de Sherbrooke

**Dominique Deslandres, John A. Dickinson
et Ollivier Hubert [dir.]**

Les Sulpiciens de Montréal.

Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007

Montréal, Éditions Fides, 2007.

Sans vouloir tomber dans les clichés et l'enflure verbale, ce livre est sans contredit l'une des belles réussites de l'année 2007. Les bibliophiles et les amateurs de belles éditions se réjouiront devant cet objet. La couverture rigide, ornée du tableau *Le vieux Séminaire* d'Edgar Contant, se coiffe d'un titre aux lettres de cuivre étincelant mais surtout d'un sous-titre qui, en filigrane, livre l'une des idées maîtresses de l'ouvrage : un groupe d'hommes

+ + +

1. Serge GAGNON, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1990.

exerce, de manière discrète, depuis trois cent cinquante ans, une influence sociale, économique, spirituelle et culturelle à Montréal. Les connaissons-nous vraiment? Le lecteur qui feuillette ce volume admire plus de deux cents illustrations en couleurs et en noir et blanc soigneusement sélectionnées par Jacques Des Rochers, mais surtout prend connaissance de vingt-et-un chapitres qui apportent tous une contribution non négligeable à l'historiographie.

Sous la houlette de Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert, tous trois historiens de l'Université de Montréal, une imposante équipe d'une douzaine d'auteurs, assortie d'une vingtaine d'assistants de recherche, s'est donné pour tâche de brosser un portrait complet de l'apport des *Messieurs*. Ce projet s'inscrit d'une part « dans la vague de commémorations qui occupe les historiens depuis les fêtes de Jacques Cartier en 1984 » et, d'autre part, « il participe aussi d'une volonté exprimée par beaucoup de communautés religieuses, de laisser trace alors que leur avenir est incertain » (p. 15).

La première force de cet ouvrage repose sur sa lisibilité. Il arrive souvent que l'histoire universitaire rebute par l'aridité de son propos et de sa forme. Ce problème est absent ici. L'équipe éditoriale s'est livrée à un remarquable travail d'homogénéisation des styles d'écriture des différents auteurs, en ne sacrifiant en rien la richesse et la variété du vocabulaire. Les premières lignes du chapitre de Dominique Deslandres, intitulé « Les fondations », illustrent mon propos : « La Compagnie de Saint-Sulpice n'est pas, comme on aime à le penser, la création d'un seul homme. Elle est plutôt l'abrégé – bel et bien l'épitomé – de l'évolution de l'Église catholique et de ses prêtres depuis le XVII^e siècle » (p. 19). Néanmoins, le livre ne s'adresse pas non plus à un public entièrement néophyte en la matière, car il faut quelques bases générales pour « entreprendre un périple dans une histoire méconnue » (quatrième de couverture). Il s'éloigne donc des opus commémoratifs traditionnels et, en ce sens, plaira à un lectorat universitaire varié allant du spécialiste de la Nouvelle-France à l'historien de l'art en passant par le géographe ou le démographe.

Le livre offre de belles synthèses sur certains sujets déjà fréquentés, mais aussi un regard neuf sur des aspects négligés ou des thèmes chauds (la question des rapports avec les Mohawks d'Oka par exemple). À titre de spécialiste de l'histoire socioreligieuse comparée et de l'œuvre missionnaire, Dominique Deslandres ouvre le bal en soulignant d'emblée comment l'évolution de ce groupe de prêtres se fait au diapason de celle de l'Église catholique romaine. John A. Dickinson dresse par la suite une rigoureuse histoire

synthétisée des Sulpiciens au Canada. Les troisième et quatrième chapitres, tous deux de Dominique Deslandres, plongent dans l'historiographie laïque consacrée aux Sulpiciens et dans celle que les *Messieurs* se sont donnée. Ils tentent aussi de cerner le discours identitaire des Sulpiciens et démontrent que ceux-ci n'ont pas su le construire de manière claire. Le cinquième chapitre, d'Olivier Hubert, se penche finement sur la prosopographie (caractéristiques des personnes) sulpicienne. Dans le sixième chapitre, Jean-Claude Robert situe les prêtres dans l'espace montréalais et leur impact dans la modélisation de celui-ci. On le voit bien, ces six premiers chapitres répondent à la question qui amorce l'avant-propos du livre : qui sont les Sulpiciens de Montréal ? Les réponses offertes, stimulantes, laissent parfois des zones d'ombre, conséquences du silence de ces *Messieurs* dans leurs archives.

Qui de mieux que Dickinson pour nous guider dans les arcanes économiques des Sulpiciens ? Il nous rappelle d'abord que ces prêtres furent les seigneurs de l'Île de Montréal (mais aussi de Deux-Montagnes et de Saint-Sulpice), ce qui a laissé une impression tenace de richesse extrême, image relayée aussi par leur imposant parc foncier et immobilier et les contestations qui s'y rattachent à travers l'histoire. Dickinson pose comme prémisses que l'économie sulpicienne en est une « ecclésiale plutôt que capitaliste car le financement d'œuvres jugées essentielles passe toujours avant l'accumulation » (p. 179). S'il demeure vrai que les Sulpiciens durent, en raison de la taille de leurs seigneuries, travailler ferme afin de percevoir leurs revenus, je ne suis pas tout à fait convaincu qu'en bout de ligne, l'objectif d'accumulation se teinte des valeurs chrétiennes. Au lecteur de se faire une opinion là-dessus. Pour le reste, Dickinson démontre bien les tentatives de la Compagnie de multiplier les sources de revenus afin d'assumer les dépenses toujours plus lourdes de ses différentes maisons d'éducation ou de ses missions à l'étranger. Tous les procureurs ne furent pas des as de la finance, à en juger par les crises qui ponctuent l'histoire de la communauté et qui minent sa prospérité. Le fond du baril semble atteint entre 1920 et 1937 avec l'épisode des investissements dans la *Detroit United Railway* et la *British Empire Steel*. Grâce au soutien du gouvernement de Duplessis, on juggle ce gâchis de plusieurs millions de dollars, mais les Sulpiciens en ressentiront les effets longtemps. Après 1940, le « régime minceur » et la gestion rigoureuse assainiront les finances. Ce *modus operandi* semble avoir fonctionné jusqu'à tout récemment mais le problème du vieillissement des effectifs et de l'entretien coûteux des édifices les plus anciens « augurent mal pour l'avenir » (p. 213).

Les chapitres qui suivent témoignent des différents champs d'apostolat des Sulpiciens. Louis Rousseau présente, dans le huitième chapitre, la prédication sulpicienne. Avec la finesse d'analyse qu'on lui connaît, il met en garde le lecteur contemporain contre les dangers d'interpréter « la forme oratoire et la diversité d'élocution » (p. 217) de l'époque à la lumière de notre vision teintée par la multiplicité des voix et des formes de communication actuelles. Ce qu'il faut retenir de cette section, c'est que la prédication sulpicienne transmet de manière un peu théâtrale « le Grand Récit chrétien qui lie ensemble l'histoire humaine de son origine à sa fin. Il s'agit du créateur et de l'agent ultime du temps du monde » (p. 236) et que ce modèle, qui a fait école jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, répondait parfaitement aux aspirations spirituelles des croyants du temps. Il reste difficile de bien faire ressortir en quelques lignes la justesse et la profondeur du propos de Rousseau, car on a là un très bel exemple d'un texte qui allie les analyses historique, sociologique et théologique. Jean-Marie Fecteau apporte ses lumières à l'étude des actions caritatives des Sulpiciens, démontrant d'abord leur mainmise sur l'assistance, la diversité de ses formes et la complexité de sa gestion (p. 263). L'accession de Monseigneur Bourget au trône épiscopal montréalais vient bousculer les habitudes des Sulpiciens car « leurs traditions gallicanes les laissent peu enclins à partager l'enthousiasme centralisateur du prélat ultramontain. Les rapports difficiles entre les Sulpiciens et leur évêque nuisent ainsi à la mise en place d'un système caritatif moderne » (p. 251). Néanmoins, l'auteur rappelle dans sa conclusion que « les Sulpiciens, à la fois comme corps et en tant qu'individus, jouent un rôle majeur dans la création, la survie et le développement d'éléments importants du réseau d'assistance » (p. 263) et que les querelles sous-jacentes au contrôle du filet social et à l'autonomie des intervenants ne devraient pas masquer leur contribution financière.

Dans le chapitre qui suit, Brigitte Caulier analyse les confréries de dévotions, rappelant au passage que ces réseaux servaient à tisser des liens de solidarité entre vivants afin « de ne pas être seul dans la mort » (p. 287). On doit aux Sulpiciens la relance des confréries après la Conquête. Ils visaient aussi la mise en place « d'écoles de piété » (p. 275) qui devaient prolonger les prières et la vie spirituelle dans le quotidien des croyants, à la maison. Il ne faut pas non plus oublier que ces associations permettaient aux Sulpiciens, qui s'échinaient durant toute la période étudiée à en créer de nouvelles, d'orienter les croyants vers des « pratiques mariales et christocentriques, dans la tradition d'Olier » (p. 281). Le destin de ces confréries va connaître des fortunes diverses selon la personnalité des accompagnateurs spirituels, la persévérance des membres et le contexte socioéconomique montréalais. Sherry

Olson, dans le onzième chapitre, scrute les rapports des Prêtres de la compagnie avec les Irlandais. En fait, l'exemple type de ce groupe ethno-linguistique permet de mieux saisir l'effort d'adaptation des *Messieurs* car « si les besoins des anglophones et des francophones se ressemblent, la relation pastorale exige un ajustement linguistique et une prise en compte de la différence identitaire » (p. 290). En voulant répondre spécifiquement aux besoins des Irlandais sur les plans spirituel, social et scolaire pour que ceux-ci ne tombent pas sous l'influence protestante, on assiste paradoxalement à un doublage de tout le réseau déjà en place et à une ouverture similaire à l'égard des autres immigrés.

Suit un chapitre de Dominique Deslandres qui analyse les rapports des Sulpiciens avec certaines communautés religieuses de Montréal, dont les communautés fondatrices (Sœurs grises, Congrégations Notre-Dame, Hospitalières). Le texte souligne les relations privilégiées qui se sont construites au fil des ans entre les Sulpiciens et elles et leur « appartenance à la famille sulpicienne » (p. 307), puisqu'elles partagent toutes leur direction et leur spiritualité (p. 339). Une partie très intéressante de ce chapitre porte sur les Petite filles de Saint-Joseph. Il y a là une fondation féminine véritablement sulpicienne et canadienne qui diffère, dans ses objectifs, des autres communautés énumérées plus haut. C'est autour de cet institut, fondé par Antoine Mercier en grande partie pour assurer un service domestique, un « travail obscur et [une] vie cachée » (p. 336), que l'on retrouve la matière la plus intéressante de la section. Madame Deslandres adopte ici une perspective de genre afin de pousser plus loin l'analyse des rapports de pouvoir entre les deux groupes, surtout lorsqu'elle expose le « postulat d'infériorité accolée, à la longue, à leur servantes par les Sulpiciens dont les attitudes se teintent souvent du machisme ambiant » (p. 339). Il y a là un filon intéressant à exploiter pour une relecture et une meilleure compréhension de « l'ambiguïté du rapport entre pouvoir et soumission » (p. 340). Suit l'étude des relations avec les congrégations masculines (Jésuites, Trappistes, Frères des écoles chrétiennes, etc.), survolées (trop) brièvement. C'est à mon avis une occasion ratée. Je ne m'explique pas, par exemple, que Madame Deslandres aborde si peu les Missionnaires oblats de Marie-Immaculée, dont la présence dans le « faubourg à la mélasse » fut, avec le projet de détachement de cette zone de la paroisse Notre-Dame pour créer celle de Saint-Pierre-Apôtre, au cœur d'un litige important entre eux, M^{gr} Bourget et les Sulpiciens. Enfin, rien n'est dit des communautés qui tentèrent d'occuper le pourtour du Mont-Royal, comme les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie ou les Sœurs de

Marie-Réparatrice. Il y avait là une matière riche pour mieux circonscrire les stratégies de développement et de contrôle de la zone de la montagne.

Le chapitre suivant porte sur les missions sulpiciennes. Ici, on couvre autant celles liées aux autochtones du Canada que les autres, effectuées par les prêtres au Japon ou en Amérique latine. Selon moi, il aurait fallu scinder cette section en deux, car les missions amérindiennes s'inscrivent dans une dynamique historique qui leur est propre (« un échec relatif », p. 394) alors que celles qui se déroulent sur la scène internationale n'apparaissent qu'au XX^e siècle et « ciblent la formation du clergé » (p. 394). À l'analyse des missions auprès des Premières nations, on aurait pu greffer l'intéressant et savant essai sur le chant autochtone de Paul-André Dubois et ainsi regrouper toutes les questions amérindiennes. John A. Dickinson brosse consciencieusement le portrait des missions dites éphémères et de celles, plus durables, auprès des Algonquins et des Iroquois. Ce sont ces dernières qui ont fait couler le plus d'encre à ce jour car elles touchent encore aujourd'hui la question des revendications territoriales des Mohawks. L'aspect le plus intéressant du texte est qu'il expose une perspective sulpicienne peu entendue à ce jour. Ceci étant, l'auteur identifie bien les différentes facettes de la question, n'hésitant pas à présenter au lecteur ce qui a pu faire problème, tant chez les Prêtres que chez les autochtones. À propos des missions internationales, ces fondations, qui répondaient aux appels des papes Benoît XV et Pie XI, s'inscrivent dans cette « autre grande aventure », pour paraphraser Lionel Groulx, qui vit l'action apostolique de tant de missionnaires canadiens français à travers le monde. Plus proche de l'histoire traditionnelle des communautés religieuses, une analyse de la réception du discours sulpicien par les Japonais ou les habitants de l'Amérique du Sud aurait apporté un regard neuf sur la chose, mais les sources étaient peut-être muettes ou difficilement accessibles.

Le chapitre d'Ollivier Hubert sur « Les petites écoles et collèges sulpiciens » (pourquoi ne pas avoir inclus le petit chapitre sur les colonies de vacances ici?) et celui de Christine Hudon sur le grand séminaire sont parmi les meilleurs de l'ouvrage, car ils nous rappellent avec clarté la contribution des prêtres de Saint-Sulpice au système d'éducation. Les Sulpiciens, qui se concentrent d'abord sur la formation du clergé, ont lorgné d'autres avenues éducatives comme celle de la formation d'une élite, « afin de favoriser l'attachement des notables au séminaire et à la religion » (p. 417) ou, au XX^e siècle, celle « d'une démocratisation de l'éducation masculine par la création d'externats classiques » (p. 440). Derrière ces essais, qui se matérialisent dans des œuvres aussi diverses que le Collège de Montréal, le Séminaire de

philosophie ou le Collège André-Grasset, subsiste le projet d'offrir une éducation globalement conservatrice et stricte. En dehors de ses réussites ecclésiastiques, l'éducation sulpicienne cherche un peu sa voie laïque et ce qui semblait s'annoncer positif (le cas de l'externat Jean-Jacques-Olier) fit long feu dans le contexte social changeant du Québec des années soixante.

Les cinq derniers chapitres, sous les plumes respectives d'Olivier Hubert, Élisabeth Gallat-Morin, Paul-André Dubois, Jacques Des Rochers et Jacques Lachapelle, posent un regard sérieux sur la contribution culturelle des Sulpiciens sur les plans du livre, de la musique, des beaux-arts et de l'architecture. On saisit ici « l'influence intellectuelle déterminante sur le clergé » des Sulpiciens, leur goût soutenu pour la « culture française qui continue d'être promue et largement diffusée au XX^e siècle » (p. 480) et leur constant souci, avec leurs programmes de construction (la cathédrale Notre-Dame, l'église Saint-Patrick, la bibliothèque Saint-Sulpice) et de commandes d'œuvres picturales (Napoléon Bourassa, Paul-Émile Borduas, etc.) ou de sculptures (Louis-Philippe Hébert, Charles Daudelin, etc.), de « faire valoir leur propre statut au sein d'un ordre social hiérarchisé et [de] défendre les morales dont ils sont les dépositaires » (p. 557). On reste le souffle coupé tant on retrouve encore aujourd'hui, à travers le paysage culturel montréalais, des ancrages sulpiciens profonds qui s'imposent « comme lieu de mémoire » (p. 527) et que, paradoxalement, nous tendons à oublier... Cette section offre donc de très belles pages, relayées par l'iconographie mentionnée au tout début. Enfin, on retrouve à la fin du livre une bibliographie générale, différentes tables et index mais aussi une précieuse liste des Sulpiciens de la Province du Canada pour laquelle on a malheureusement donné, en une seule colonne, les années de sorties ou de décès. Ce choix est étrange car, selon le cas, les implications quant à la persévérance du sujet dans la compagnie ne sont pas les mêmes.

Au-delà des quelques réserves énoncées plus haut, il faut chaudement saluer la parution de ce livre. Il offre un panorama de très grande qualité sur la contribution des Sulpiciens à notre histoire. De plus, il soulève constamment de nouvelles questions de recherche, ce qui n'est pas rien. Comme le mentionnent les trois directeurs à la fin de la conclusion, « nous ne pouvons faire le tour de tout le travail qui reste à faire... Les archives sont là et ne demandent qu'à être exploitées » (p. 580). Un dernier vœu : souhaitons que les historiens s'associent à d'autres communautés religieuses qui vivront des anniversaires commémoratifs dans les prochaines années, afin de nous offrir à nouveau de tels trésors.

Dominique Laperle
Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie